

### Le salut chez les *jūdōka* français du point de vue des études sur Kanō Jigorō

Yves Cadot

Puisque mon sujet aujourd'hui est de vous parler de l'attitude des combattants français au regard des études sur Kanô Jigorô, je vous propose de séparer cet exposé en deux parties principales. La première présentant ce que Kanô Jigorô, au travers de ses textes, nous dit des manierés (et plus particuliérement du salut, *reigi*). La seconde sera, elle, consacrée à l'attitude des *jûdôka* français que nous confronterons aux conclusions de la première partie.

#### Le salut au travers des textes de Kanô Jigorô

#### A. Les textes

Il y a bien sûr le premier texte sur le jūdō, l'exposé fait devant 大日本教育界,『柔道一班並二其教育上ノ價値』 (明治 22 年). Mais aussi,『同窓会雑誌の発刊につきて』(明治 26 年),『勝負後の講話(つづき)』(明治 32 年),『講道館柔道講義-第八回』(明治 33 年),『柔道を学ぶ者の心得について-第二回』(明治 42 年),『青年修養訓』(明治 43 年),『柔の形』(大正 4 年),『柔道家の品格』(大正 6 年),『柔道教本上巻』(昭和 6 年), et enfin 『乱取の練習および試合の際における注意』(昭和 10 年). A ces textes en japonais, nous pouvons ajouter un court chapitre de *Jûdô (jujutsu*), un petit livre de 70 pages édité en 1937 par le Comité de l'industrie touristique dans la perspective des Jeux olympiques de Tokyo de 1940 et écrit en anglais par Kanō Jigorō.

Ainsi, nous trouvons spécifiquement des références à cette problématique chez Kanō Jigorō dans ces onze textes qui vont de Meiji 22 (1889) à Shōwa 12 (1937), soit une période de 48 ans.

#### B. Dans le dôjô

Intéressons-nous tout d'abord à ce que Kanô Jigorô dit du salut dans le cadre du dôjô.

Quand devons-nous saluer ? On doit saluer à l'entrée, à la sortie, avant chaque exercice, *kata* ou *randori*. D'autre part, si l'on salue bien sûr son partenaire, il convient également de saluer les plus avancés.

Il existe deux façons de saluer, au sol, zarei, et debout, ritsurei.

Pour ce qui est de *zarei*, le discours sur la bonne distance entre les partenaires se simplifie entre 1900 et 1931, passant de la moyenne des tailles des partenaires à une distance fixée à environ 1,5m.

Quant à la forme du salut, on peut, là encore, noter quelques différences entre 1900 et 1931, notamment sur la position des orteils, dressés d'abord, allongés ensuite.

Dans cette forme de base, s'il est parfois possible d'accepter quelques manquements, en 1900, il est indispensable de poser les mains sur le *tatami* tandis que si, en 1931, cette condition reste vraie, le geste de la tête doit également être complet.

En ce qui concerne *ritsurei*, cette fois, la distance, uniquement précisée en 1931, est sensiblement la même que pour *zarei* mais peut aussi être plus importante. Quant à sa forme, elle est précisée en 1915 à propos du *jû no kata* mais, en 1931, la description cède la place à la photographie.

Bien sûr, que ce soit pour zarei ou risturei, il y a une bonne façon de saluer, mais le plus important est ce que l'on

met dans le salut : y mettre du cœur, s'appliquer sur la forme.

Selon Kanô Jigorô, à quoi sert le salut, si l'on s'en tient au jûdô des dôjô?

Le salut est nécessaire pour deux raisons principales. La première est que le jūdō est une lutte et qu'il est donc important de manifester, avant comme après, qu'essayer de projeter, étrangler ou encore porter une clé à son adversaire n'a d'autre but que de progresser, et que la confrontation n'est que le moyen de ce progrès.

La seconde raison est que le jûdô n'est pas un jeu, qu'il a un but et que, pour pouvoir l'atteindre, il faut des conditions, notamment de sérieux et d'application.

Cela nous amène à l'étape suivante: à quoi sert le jûdô ? Kanô dit que "le jûdô Kôdôkan commença, composé de trois grosses mailles qui étaient l'entraînement physique, la formation mentale et l'entraînement au combat [...]" (講道館柔道は身体の鍛錬、精神の修養、勝負の修行という三大綱目を掲げて [...] 創始せられたのである).

Les années 1915-1925 voient l'apparition d'une quatrième maille : l'application des principes dans la société. *Reigi* entre alors dans la catégorie d'éducation morale, 精神修養 ou 修心法.

En février 1915, Kanô Jigorô définit – temporairement – le but du jûdô comme étant « se réaliser et contribuer à la société » ( 己を完成し、世を補益する ).

Dans ce texte de 1899, il est déjà proche de cette idée et en fait la base de sa réflexion sur les manières.

#### C. Dans la société

Mais pourquoi Kanô Jigorô a-t-il accordé autant d'importance au salut ?

A ce point, nous devons remarquer que sur ces onze textes, deux ne s'adressent pas directement aux  $j\hat{u}d\hat{o}ka$  et que, dans sept autres, s'il parle bien sûr de l'attitude dans le  $d\hat{o}j\hat{o}$ , il parle surtout de l'importance de reigi dans la société. Cela doit nous rappeler qu'avant son premier texte sur le jûdô, il a déjà publié sur l'éthique 倫理学(倫理学一歴史、批評 / 倫理学トハ如何ナルモノゾ), ce qui ne peut que nous rappeler que la politesse, l'éthique est certes rapport à soi, mais surtout rapport à l'autre, aux autres. Car, comme, il le dit : « « je » ne peut vivre pleinement en étant coupé de la société » (「己というものは世を離れては完全に存在することは出来ぬ」).

Alors, à quoi servent les manières ?

Je commence par le moins évident : se tenir bien est bon en soi, pour soi, afin de favoriser l'équilibre harmonieux de nos organes, de notre structure, mais aussi pour que puisse se révéler la beauté de notre corps.

Mais le sens social des manières est d'abord de se comporter comme les conventions nous l'imposent, comme la société s'attend à ce qu'on le fasse, et, en second lieu, à ne pas mettre les autres dans l'embarras et faire mauvaise impression.

Et le salut, plus précisément ?

Il s'agit d'une des manières dont le but est de faire apparaître à l'extérieur ses sentiments intérieurs tout en préservant l'ordre social et en agissant pour l'harmonie sociale.

En fonction de ses manières et plus particulièrement au travers du salut, l'individu donne à ceux qui le voient – à plus forte raison à ceux à qui il s'adresse – le moyen de le comprendre, de le « percer à jour » sans la nécessité des mots. La nature de ses sentiments influencera-t-elle la forme tandis qu'en retour, la forme influencera le fond.

Ainsi, si les manières parlent pour lui, la nature de la relation qui le lie à son interlocuteur transparaît plus encore au travers du salut.

Quelles peuvent alors être les conséquences d'un manque de manières ?



Ne pas être capable de respecter les manières démontre donc notre inaptitude sociale, notre manque d'intérêt à l'autre, aux autres, tandis que notre façon de saluer, dans sa forme comme dans sa sincérité, révèle notre attitude intérieure. Si par ce geste nous ne démontrons que notre laisser-aller, on ne peut recevoir en retour que du mépris.

#### D. Le jûdô dans tout ça?

En conséquence, quelqu'un qui se tient bien a plus de chances de mener une vie heureuse (meilleure santé, meilleure appréciation d'autrui) et veiller à s'améliorer sur ce terrain revient à se construire plus encore, ce qui rejoint « se réaliser » ( 自己を完全).

D'autre part, veiller au quotidien à se tenir bien dans le cadre du  $d\hat{o}j\hat{o}$ , à être vigilant à son propre comportement, à sa propre façon de saluer nous éduque à nous tenir bien en toute circonstance, surtout si cela est important.

Or, si le jūdō est si bien adapté à cela, c'est parce qu'il nous apprend de façon quotidienne et active à vivre pleinement ces situations de relation, d'échanges, de politesse, de respect avec et envers les autres. Le professeur est aussi là pour nous rappeler, en situation et alors que nous faisons une faute, souvent inconsciente, les règles de vie commune. Ainsi, en apprenant à maîtriser nos pulsions extérieures égoïstes, nos besoins immédiats en privilégiant des besoins rationnels, c'est nous-mêmes que nous apprenons au final à maîtriser (制 す る), sans effort, par la pratique quotidienne qui devient un remède contre la désinvolture (情弱), la frivolité (浮薄), le manque de la manières (礼儀節操を知らず), l'incapacité à affronter les situations un peu difficiles.

Et, ce qui est le plus intéressant, c'est que tout cela se fait sans brusquer les choses, sans les forcer. Ainsi, Kanô Jigorô emploie souvent l'expression « naturellement » ( 自然に ), ou encore :

- ・涵養, s'imprégner naturellement, sans forcer[名](スル)水が自然に染み込むように、無理をしないでゆっくりと養い育てること。(徳性を)
- · 薫陶, donner un parfum, influencer par la force de la vertu.

[名] (スル)《香をたいて薫りを染み込ませ、土をこねて形を整えながら陶器を作り上げる意から》 徳の力で人を感化し、教育すること。

C'est une action douce, une inflexion à peine perceptible mais sans cesse renouvelée,

・感化 [名] (スル)考え方や行動に影響を与えて、自然にそれを変えさせること。 Un moyen progressif:

#### E. Que conclure?

Qu'il y a des variantes de forme, à la fois dans le temps et selon les circonstances. Que l'important est la sincérité dans une forme la plus juste possible.

Une forme qui, parce qu'elle influence le fond, rend possible les bienfaits du jûdô, dans le *dôjô* comme à l'extérieur. Nous noterons toutefois que la forme des saluts est plus contrainte, plus imposée dans ses derniers textes que dans ses premiers. Faut-il y voir une tentative de lutter contre un manque de plus en plus évident de fond ?

#### Les jûdôka français et le salut

#### A. Une conscience du salut en France?

Commençons par un rapide état des lieux. Peu de pratiquants entrent, en France, dans un  $d\hat{o}j\hat{o}$ , sans saluer ou, du moins, marquer de façon plus ou moins évidente une forme de salut. De même, la séance commence et se termine

dans la grande majorité des cas par un salut *zarei*. Pour les *randori*, même s'il s'agit plus d'un hochement de tête, rares sont les  $d\hat{o}j\hat{o}$  où l'on ne trouve pas même un embryon de salut.

Une des remarques que l'on peut faire et qui montre que cette idée s'étend, en France, au-delà du monde du jûdô, est que les parents, lorsqu'ils amènent leur enfant la première fois, sont souvent un peu empruntés, ne savent pas trop comment se comporter : ils savent qu'en pénétrant dans le  $d\hat{o}j\hat{o}$  ils entrent dans un lieu à part, dont ils ne maîtrisent pas des codes qu'ils savent pourtant exister.

Pour ce qui est de l'enseignement du salut en France, la Fédération française a, pratiquement depuis ses débuts, essayé de véhiculer cette idée d'une étiquette à part non seulement dans le  $d\hat{o}j\hat{o}$  mais aussi pour le  $j\hat{u}d\hat{o}ka$ , dans sa vie de tous les jours. Ainsi, au travers du Collège des ceintures noires, a été élaboré un « Code moral » en huit points et dont le premier est « la politesse », laquelle est ainsi définie : « c'est le respect d'autrui ». Bien que cela soit certainement assez loin de couvrir toute la question, nous ne sommes sans doute là pas très loin d'un des points de vue de Kanô Jigorô.

Ainsi, « la politesse » est-elle placardée au mur. D'autre part, en France, nous avons un « passeport » qui suit notre progression. Décliné en deux versions, enfants et adultes, nous y retrouvons dans les deux cas le code moral, et donc « la politesse », que nous pouvons ainsi transporter dans notre sac ou notre poche.

Mais le véritable enseignement du salut et des règles de comportement au sein du  $d\hat{o}j\hat{o}$  se fait, à n'en pas douter, essentiellement dans le  $d\hat{o}j\hat{o}$ . Par les mots bien sûr, mais plus encore par l'exemple que donnent les aînés.

Ainsi, nous trouvons tous les extrêmes! Certains permettent à leurs élèves d'arriver du vestiaire pieds nus et sans avoir mis leur ceinture. D'autres veillent à ce que leurs élèves viennent avec des *zôri* et n'entrent sur le tapis qu'une fois correctement habillés et après avoir convenablement salué. D'autres encore insistent même sur l'alignement des dits *zôri*.

Aussi, un *jûdôka* se rendant d'un *dôjô* à un autre pourra-t-il être surpris pas la rigueur, ou la laxité, de l'étiquette du lieu par rapport à ce qu'il connaît chez son professeur.

Il n'y a donc pas, partout en France, d'unité sur ce plan là, ni non plus sur la forme. Là encore, dans selon l'exigence du professeur, il y a plus ou moins de poids mis dans le salut mais globalement, chacun « singe » un peu comme il le ressent le salut.

Pourtant, le salut, la tenue, le comportement du *jûdôka* est sans doute un des éléments essentiels ayant permis l'engouement des français pour cette discipline. Dans les années 1960, en France, un *jûdôka* est un homme droit, cultivé, poli, maître de lui-même, de ses émotions et sur qui l'on peut compter. C'est encore sur cette image – qui plairait sans doute à Kanô Jigorô – que les parents souhaitent que leurs enfants pratiquent le jûdô et que l'on se retrouve avec une population dont la plupart des enfants, filles comme garçons, a pratiqué le jûdô au moins un an.

Mais cette image à tendance à s'ébrécher...

#### B. La vitrine ou le haut-niveau

Bien sûr, le haut-niveau ne représente qu'une partie de la réalité du jûdô français. Mais puisqu'il en est la vitrine tant sur le plan international que médiatique, commençons par nous y intéresser.

Il n'y a encore pas si longtemps – quand je commençai le jûdô –, nos professeurs nous expliquaient qu'en compétition, après le salut final, on ne devait pas aller serrer la main de notre partenaire, mais quitter directement le tapis.

Aujourd'hui, on voit cela pratiquement après chaque combat. Certes, c'est une dérive, mais je la classerais volontiers, dans un élan d'optimisme, dans les positives.

En effet, j'y vois une volonté de traduire par le geste, par le toucher du partenaire, ce que, nous Occidentaux, n'arrivons pas toujours à traduire par l'inclinaison du corps, à distance. C'est, je le reconnais, encore une lacune pédagogique, mais la plupart des occidentaux traduisent mieux leur émotion par la poignée de main que par le salut *ritsurei*. Mais c'est peut-être aussi, pour mesurer mon optimisme, que souvent, le salut ne nous est pas renvoyé correctement : pour serrer la main, il faut que les deux la tende. C'est donc un effort mutuel de rapprochement à la fois physique et psychologique. D'accord, c'est ce que devrait être *ritsurei* mais, dans la mesure où ça ne l'est plus qu'occasionnellement, on peut, me semble-t-il, parfois, accepter la poignée de main.

Je précise que cela reste, en France, généralement limité à la compétition et ne se fait pas, ou rarement, au sein des  $d\hat{o}j\hat{o}$ . C'est donc en situation émotionnelle intense. Certes, c'est justement là que devrait jouer notre capacité à nous maîtriser mais, si on condamne cette soupape, que dire de ce qui suit ?

Vous avez certainement, comme moi, en mémoire la finale entre Djamel Bouras et Koga Toshihiko aux Jeux Olympiques d'Atlanta 1996 : Bouras reste sur le tatami, s'allonge et pose, pour les photographes, pouce levé.

Cette attitude, qui nous évoque plus le football que le jûdô, est mal venue sur de nombreux plans.

D'abord, par rapport à l'idéal de Kanô Jigorô : contrôle de soi et de ses émotions ? Respect de l'adversaire ?

Ensuite parce que cela se passe aux Jeux olympiques, qui est la plus grande vitrine pour notre discipline, là où les images font le tour de la planète, et touchent le plus de non pratiquants et peut-être même, surtout, des non pratiquants. Ainsi, les gens ne voient du jûdô que tous les quatre ans et tombent sur ces images... Tout d'un coup, cela fait tomber des barrières : il est donc possible de se comporter comme ça sur un *tatami*? C'est comme ça que font les champions? C'est la porte ouverte à toutes les dérives.

Puisqu'il n'y a plus de règles qui définissent l'attitude et l'étiquette : pourquoi pas des *kimonos* de couleur ? Pourquoi pas changer les règles pour satisfaire plus encore le spectateur béotien au détriment des principes ?

Mais c'est aussi la porte ouverte à la surenchère. En tant qu'enseignants, il nous est difficile d'expliquer à un poussin qu'il ne peut pas sauter dans tous les sens après avoir passé le premier tour du championnat de quartier, alors que c'est ce que fait son modèle, notre représentant national. Et puis, ces images sont appréciées des médias : elles font vendre! On en arrive à l'idée qu'en cas de victoire, celle-ci ne suffit plus, et qu'il faut aussi assurer le spectacle.

C'était il y a douze ans. J'en arrive à Teddy Riner. Gars sympathique, jeune champion du monde, très médiatique et médiatisé, il a l'élégance de se tenir plutôt bien sur le *tatami*, saluant somme toute correctement et la surface de compétition et l'adversaire. D'autre part, il se tient droit et propose un jûdô technique. Aux derniers Jeux olympiques, Pékin 2008, il finit troisième mais ça ne semble pas lui suffire, il faut qu'il fasse quelque chose de plus, quelque chose qui pourra être repris dans les journaux : une cabriole sur une main en l'occurrence. Il est coutumier du fait, faisant des clins d'œil aux photographes lors des combats, dansant sur le tapis après sa victoire aux Championnats du monde, ou demandant au public de Bercy de faire plus de bruit comme... une rock star. Car, être bon *jûdôka*, gagner un championnat du monde ou une médaille olympique ne suffit plus : il faut faire son show, passer du statut de *jûdôka* à celui de star.

Là encore, si cela peut paraître sympathique, justement parce que, le temps du combat, Teddy Riner démontre du respect pour son adversaire, c'est l'avenir qui est inquiétant. Lui-même est encore jeune et il va falloir qu'il assure à chaque fois quelque chose de nouveau pour les photographes, cameramen et enfants venus dans l'attente de la

pirouette, du triple salto ou de que sais-je encore, sous peine de décevoir. Mais que dire de ceux qui viennent après et qui devront aussi trouver une façon de se démarquer?

Jusqu'où cela ira-t-il ? Osons une comparaison : verra-t-on bientôt, en *sumô*, un *yokozuna* sauter de joie sur le *dohyô* ? Cela paraît inimaginable et ne serait pas toléré... la première fois en tout cas ! Alors pourquoi le tolère-t-on en jûdô ?

On ne peut pas donner de réponse simple et rapide. Parce que le jûdô touche moins à une certaine image de l'essence spirituelle japonaise. Parce que le rôle du *rikishi* et celui du *jûdôka* ne sont peut-être pas tout à fait les mêmes. Parce que le jûdô s'est internationalisé ? Peut-être qu'en effet, en s'internationalisant, il s'est ouvert à d'autres manières, d'autres expressions de soi mais surtout parce que, du point de vue des études sur Kanô Jigorô, les *jûdôka* ont oublié le principe. Et que le jûdô est devenu un sport. Et qu'en sport, aujourd'hui, on se comporte comme ça.

Mais nous parlons là de cas extrêmes, même si malheureusement, il s'agit de la pointe émergée de l'iceberg et que, comme nous l'avons vu, cela a des répercussions jusqu'à la base.

#### C. La force de l'exemplarité

Je l'ai évoqué : une des difficultés est l'effort pédagogique rendu nécessaire auprès des jeunes par l'exemple de la compétition de haut-niveau.

Mon propos n'est pas de condamner celle-ci. Il s'y passe de très belles choses mais, malheureusement, il est évident que ce sont les exceptions qui marquent avant de devenir la norme.

Il y a l'attitude sur le tapis, il y a aussi l'attitude dans la vie publique. Quand une personne médiatique et identifiée comme *jûdôka* critique l'arbitre, s'insurge de ses décisions en direct, comment expliquer aux plus jeunes qu'il faut les respecter?

Si, bien sûr, comme le dit Kanô Jigorô, le  $j\hat{u}d\hat{o}ka$  doit se réfléchir comme un individu social et doit, au travers du jûdô, acquérir et développer les qualités qui seront utiles à la société, la société s'invite elle aussi dans le  $d\hat{o}j\hat{o}$ .

Comme le dit Kanô Jigorô, si les manières existent partout, elles sont diverses selon les cultures et toutes ne réagissent pas également devant l'étiquette qui régit notre pratique.

Ainsi, nous pouvons mentionner ce site (html"http://www.judochampions.com/bowing.html) qui s'oppose au salut du  $d\hat{o}j\hat{o}$ , l'assimilant à un culte religieux auquel ils ne souhaitent pas prendre part.

D'autre part, en France, nous avons une forte communauté musulmane. Or, dans cette religion, on ne doit s'incliner que devant Dieu. Si cela ne pose généralement aucun problème, il peut y avoir un effort pédagogique pour expliquer que ces gestes n'ont pas de signification religieuse, mais traduisent, pour le partenaire, un état intérieur, une communauté d'esprit.

Ainsi, le professeur de jûdô se doit-il d'être attentif aux diverses sensibilités et d'avoir conscience des éléments de la pratique du jûdô pour pouvoir les expliquer le plus clairement possible, sans ambiguïté. Il ne s'agit pas d'imposer, mais d'expliquer.

Il est un autre phénomène que nous devons évoquer : l'influence des disciplines qui nous semblent proches. Ainsi, le jūjutsu brésilien est-il devenu un phénomène de mode. S'il est très intéressant – d'autant qu'il revendique son héritage jûdô –, il véhicule aussi d'autres codes qui semblent plus proches de ce que la société actuelle apprécie : des *kimono* décorés, des logos de toutes les couleurs, on ne salue plus, on se tape dans la main. C'est plus... « fun ». Or, beaucoup de pratiquants viennent du jûdô et, quand ils retournent dans le *dôjô*, ils ont tendance à reproduire ces

nouveaux codes, qui sont aussi des signes de reconnaissance.

Il y a aussi – c'est lié quoique différent à mon sens – le phénomène des free fights et quand un grand champion comme Yoshida Hidehiko s'y lance, c'est tout le monde du jûdô qui est ébranlé, même de l'autre côté de la planète car les références s'écroulent. Là encore, les codes, les attitudes, diffèrent.

Mais on en arrive à ce que je qualifierai de la plus grande difficulté : le professeur. En effet, en France, ceux-ci sont de plus en plus jeunes, de moins en moins expérimentés en jûdô. Pire, dans une société fortement marquée par le chômage, souvent en difficulté scolaire, ils choisissent de plus en plus souvent ce métier par défaut et non par véritable passion.

Pas assez formés, pas assez mûrs, ils ne savent pas forcément se retrouver parmi les différentes influences de la société, par lesquelles ils se laissent parfois tenter. Dès lors leur discours n'est pas clair, ils ne savent plus dire que s'il y a des similitudes avec le jûdô que propose Kanô Jigorô et même des points intéressants, les buts de la compétition de haut niveau, du free fight ou du jûjutsu brésilien sont différents de l'étude d'un principe qui doit permettre au pratiquant de développer son potentiel et d'entrer dans la société en homme sur qui l'on peut compter.

Face aux influences qui assaillent le  $d\hat{o}j\hat{o}$ , face à cette société capitaliste qui nous enseigne à enfoncer les autres et à ne baisser la tête devant personne, fussent-ils plus âgés, plus expérimentés, plus cultivés, comment offrir encore un message de *jita kyôei* ?

Heureusement, l'exemple n'est pas toujours négatif et l'exemplarité existe encore.

Sur ces quelques photos de stage d'été : des gens de tous les âges pratiquent ensemble. Collégiens, lycéens, universitaires, actifs et retraités réunis par la pratique, par le jûdô.

Il faut bien comprendre que chacun, ici, prend sur ses vacances. Il n'y a pas sur ces photos, à quelques exceptions près, de gens qui vivent du jûdô, qui doivent être là. Ce sont des passionnés qui prennent des jours de vacances, sans leur famille, pour venir faire une semaine de jûdô matin et soir.

Mais regardez encore : Les ceintures ne sont pas toujours bien mises, ils ne sont pas en *seiza*, pas même en *shizentai*. Pourtant, ils sont attentifs et appliqués. Et là, même si les règles formelles ne sont pas toujours respectées, il se passe quelque chose de précieux. Les jeunes sont marqués par la présence des anciens dont ils savent ou devinent l'effort que cela représente, et sans qu'on ait besoin de le leur suggérer, ils se disent qu'il doit y avoir quelque chose de spécial dans le jûdô pour qu'après 20, 30, 40, 50 ans de pratique, les gens continuent de venir avec la même envie, alors même qu'ils ont renoncé depuis longtemps à toute gloire au travers de la compétition.

Plus encore: ils prennent plaisir.

Sur ces images d'enfants en train de saluer, ce n'est pas formel mais c'est joyeux. Et même si cela reste parfois très approximatif, ils savent que c'est comme ça : les codes sont intégrés. L'idée qu'on se rhabille avant de saluer, qu'on ajuste sa tenue avant de rencontrer ou de quitter quelqu'un sont aussi des éléments qu'ils vont retranscrire dans leur vie quotidienne.

#### III. Conclusion

En conclusion, la conscience de l'étiquette est présente chez les *jûdôka* français même si la forme n'est pas très fixe, pas très claire et que, parfois, la frontière entre le jûdô comme discipline de progrès individuel et comme discipline sportive s'estompant, de plus en plus en faveur de cette dernière, nous assistons à des comportements qui nous choquent et nous inquiètent pour l'avenir.

Néanmoins, il est un facteur qui peut sauver le jûdô français et c'est la sincérité de milliers d'anonymes qui prennent sur leur temps libre pour pratiquer ou enseigner. Ils n'attendent rien : ni rémunération ni gloire, ils ne sont guidés que par l'envie de passer à la génération suivante, comme un trésor précieux, ce jûdô qu'ils aiment et dont ils ont ressenti les bienfaits sur eux-mêmes, sur leur vie.

Alors, peut-être pouvons-nous dire avec Awazu Shôzô, 9e dan, qu'au-delà de la forme, « l'important, c'est kokoro ».

Même si, sans doute, il est grand temps d'insister, comme Kanô Jigorô l'a ressenti en son temps, à nouveau sur la forme pour offrir à ce « *kokoro* » un véhicule, ou plutôt pour reprendre l'idée de Mifune Kyûzô, un réceptacle (*utsuwa*).

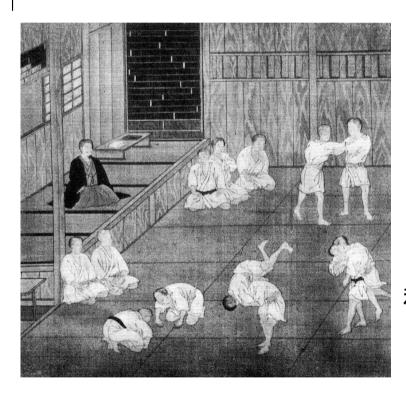
- 1・『柔道一班並ニ其教育上ノ價値』,大日本教育界依頼による講演録小冊子,明治22年5月.
- 2・『同窓会雑誌の発刊につきて』,「嘉納塾同窓会雑誌」第一号,明治26年8月.
- 3・『勝負後の講話(つづき)』,「国士」第二巻十号,明治32年7月.
- 4 · 『講道館柔道講義 第八回』, 「国士」第三卷二十号, 明治 33 年 5 月.
- 5・『柔道を学ぶ者の心得について-第二回』、「武徳誌」第四篇第十号、明治42年10月.
- 6 · 『青年修養訓』, 同文館, 明治 43 年 12 月.
- 7・『柔の形』,「柔道」第一巻第二号,大正4年2月.
- 8・『柔道家の品格』,「柔道」第三巻第十一号,大正6年11月.
- 9.『柔道教本上巻』, 三省堂, 昭和6年9月.
- 10・『乱取の練習および試合の際における注意』,「柔道」第六巻第六, 昭和 10 年 6 月.
- $11 \cdot J\bar{u}d\bar{o}$  ( $j\bar{u}jutsu$ ), Board of toursit industry / Japanese government railways, Tourist library 16, Tokyo, 1937, 70 p.
- 12 · 『講道館柔道概説 (第一回)』,「柔道」, 大正 4 年 2 月, p. 124.
- 13.『講道館柔道概説(第一回)』、「柔道」、大正4年2月.
- 14 · 『倫理学--歷史, 批評』, 棚橋一郎, 嘉納治五郎, 哲学館, 明治 21 年.
- 15・『倫理学トハ如何ナルモノゾ』, 日本大家論集, 武田書店, 明治21年1月.
- 16 · 『己のためか世のためか』,「柔道」,大正6年1月, p. 250.





## フランスの柔道修行者の礼法意識

## ―嘉納治五郎研究の視点から―



カドー・イブ Yves Cadot

CNRSフランス国立科学研究センター



## 鹿屋体育大学

2008年12月七日













# CODE MORAL DU JUDO

La politesse c'est le respect d'autrui

Le courage c'est faire ce qui est juste

La sincérité c'est s'exprimer sans déguiser sa pensée

L'honneur c'est être fidèle à la parole donnée

La modestie c'est parler de soi-même sans orgueil

Le respect sans respect aucune confiance ne peut naître

Le contrôle de soi c'est savoir se taire lorsque monte la colère

L'amitié c'est le plus pur des sentiments humains





